



Je tirai, et le sauvage tomba mort. (Pag. 5.)

— Pourquoi Saint-Aignan vous ferait-il un reproche, monsieur de Joyeuse, à vous qu'il ne connaît pas ?

— Parce que j'ai pu croire un instant que M. de Saint-Aignan aimait assez peu Votre Altesse pour lui donner le conseil de prendre Anvers.

— Mais enfin, s'écria le prince, il faut que ma position se dessine dans le pays. Je suis duc de Brabant et comte de Flandre de nom, il faut que je le sois aussi de fait. Ce Taciturne, qui se cache je ne sais où, m'a parlé d'une royauté. Où est-elle, cette royauté ? dans Anvers. Où est-il lui ? dans Anvers aussi, probablement. Eh bien ! il faut prendre Anvers, et, Anvers pris, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Eh ! Monseigneur, vous le savez déjà, sur mon âme ! ou vous seriez en vérité moins bon politique qu'on ne le dit. Qui vous a donné le conseil de prendre Anvers ? M. le prince d'Orange, qui a disparu au moment de se mettre en campagne ; M. le prince d'Orange, qui, tout en laissant Votre Altesse duc de Brabant, s'est réservé la lieutenance générale du duché ; le prince d'Orange, qui a intérêt à ruiner les Espagnols par vous, et vous par les Espagnols ; M. le prince d'Orange, qui vous remplacera, qui vous succédera, s'il ne vous remplace et vous succède déjà ; le prince d'Orange... Eh ! monseigneur, jusqu'à présent, en suivant les conseils du prince d'Orange, vous n'avez fait qu'indisposer les Flamands. Vienne un revers, et tous ceux qui n'osent vous regarder en face courront après vous comme ces chiens timides qui ne courent qu'après les fuyards.

— Quoi ! vous supposez que je puisse être battu par des marchands de laine, par des buveurs de bière ?

— Ces marchands de laine, ces buveurs de bière ont donné fort à faire au roi Philippe de Valois, à l'empereur Charles V, et au roi Philippe II, qui étaient trois princes d'assez bonne maison. Monseigneur, pour que la

comparaison ne puisse pas vous être trop désagréable.

(La suite au prochain numéro.)

LES
CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR
LE CAPITAINE MAYNE-REID,

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

(Suite.)

Cette fois il sauta par-dessus les cadavres, et un moment après il s'élançait dans la cave.

Les cris des sauvages nous annoncèrent que nous étions découverts.

Nous essayâmes de chasser le chien, et nous y réussîmes, Rubé lui ayant donné un coup de couteau ; mais la blessure elle-même et les allures de l'animal démontrèrent aux ennemis qu'il y avait quelqu'un dans l'excavation.

L'entrée fut bientôt obscurcie par une masse de sauvages criant et hurlant.

— Maintenant, jeune homme, — dit mon compagnon, — voilà le moment de vous servir de votre pistolet. C'est un pistolet du nouveau genre que vous avez là ! Chargez-en tous les canons.

— Est-ce que j'aurai le temps de les charger ?

— Vous aurez tout le temps. Il faut qu'ils aillent à la mesure pour avoir une torche, dépêchez-vous ! Mettez-vous en état d'en descendre quelques-uns.

Sans prendre le temps de répondre, je saisis ma poudrière et chargeai les cinq autres canons du revolver.

A peine avais-je fini, qu'un des Indiens se montra devant l'ouverture, tenant à la main un brandon qu'il se disposait à jeter dans la cave.

— A vous maintenant, — cria Rubé. — F...ichez-moi ce b...-là par terre ! Allons ! Je tirai, et le sauvage, lâchant la torche, tomba mort dessus !

Un cri de fureur suivit la détonation, et les Indiens disparurent de l'ouverture.

Un instant après, nous vîmes un bras s'allonger, et le cadavre fut retiré de l'entrée.

— Que croyez-vous qu'ils vont faire maintenant ? demandai-je à mon compagnon.

— Je ne peux pas vous dire exactement ; mais la position n'est pas bonne, j'en conviens. Rechargez votre coup. Je crois que nous en abattons plus d'un avant qu'ils ne prennent notre peau. Gredin de sort ! mon bon fusil Targuts ! Ah ! si je l'avais seulement avec moi ! Vous avez six coups, n'est-ce pas ? bon ! Vous pouvez remplir la cave de leurs carcasses avant qu'ils arrivent jusqu'à nous. C'est une bonne arme que celle-là : on ne peut pas dire le contraire. J'ai vu le cap'n s'en servir. Bon Dieu ! quelle musique il lui a fait jouer sur ces moricauds dans la mesure ! Il y en a plus d'un qu'il a mis à bas avec. Chargez bien, jeune homme ! Vous avez tout le temps. Ils savent qu'il ne fait pas bon de s'y frotter.

Pendant tout ce dialogue, aucun des Indiens ne se montra ; mais nous les entendions parler de chaque côté de l'ouverture, en dehors. Ils étaient en train de discuter un plan d'attaque contre nous.

Comme Rubé l'avait supposé, ils semblaient se douter que la balle était partie d'un revolver. Probablement quelqu'un des survivants du dernier combat leur avait donné connaissance du terrible rôle qu'ils avaient joué avec les nouveaux pistolets, et ils ne se souciaient pas de s'y exposer. Qu'allaient-ils essayer ? De nous prendre par la famine ?

— Ça se peut ; — dit Rubé, répondant à cette question.